Document généré le 27 avr. 2024 20:05

Jeu
Revue de théâtre

Ouvrir le répertoire pour entrer dans le coeur de la communauté

Marie-Claude Verdier

Numéro 149 (4), 2013

Mémoires en jeu

URI : https://id.erudit.org/iderudit/70910ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Verdier, M.-C. (2013). Ouvrir le répertoire pour entrer dans le coeur de la communauté. *Jeu*, (149), 112–116.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

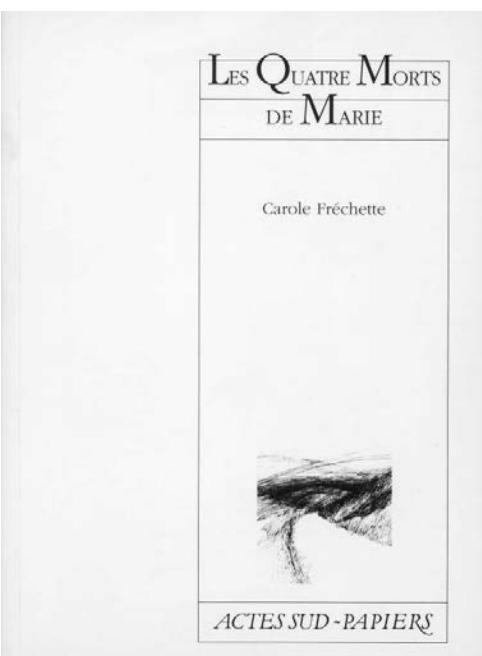
https://www.erudit.org/fr/

carte blanche

MARIE-CLAUDE VERDIER

OUVRIR LE RÉPERTOIRE POUR ENTRER DANS LE CŒUR DE LA COMMUNAUTÉ

Mademoiselle Rouge de Michel Garneau, créée par le Théâtre Am Stram Gram de Genève en 1989, dans une mise en scène de Dominique Catton. © Marc Vanappelghem.



La dramaturgie québécoise et franco-canadienne connaît depuis les années 60 (et même avant !) une effervescence indéniable, qui se poursuit en ce début de XXIe siècle. Une vague de nouveaux auteurs émerge, les théâtres produisent leurs œuvres, et on sent un intérêt de plus en plus marqué pour nos pièces à l'étranger. Après tout ce temps, lorsque l'on se retourne, on voit le long chemin parcouru, parsemé de pièces fortes mais aux racines frêles. En effet, si nous sommes les champions de la création, les reprises et les réinterprétations d'œuvres se font très rares. L'explication de cette rareté est complexe, mais, puisqu'il est question de mémoire dans le dossier de ce numéro, j'oserai m'aventurer brièvement sur la piste de la « légende » de la création. Les premières de pièces marquantes entrent en effet dans une légende dorée et prennent des proportions épiques, pour le meilleur et pour le pire, qui donnent l'impression que tout a irrémédiablement été dit. Peut-être aussi que, dans un monde où les auteurs de ce répertoire sont pour la plupart toujours vivants et actifs, on n'ose pas se réapproprier leurs œuvres. De quoi cette gêne témoigne-t-elle ?

Il me semble impossible qu'une seule production théâtrale épuise toutes les pistes d'interprétation que recèle une pièce. Cela se révélerait particulièrement tragique pour le théâtre, car les pièces seraient confinées à ne vivre alors que sur les tablettes. Les auteurs dramatiques, je me plais souvent à le dire devant les invités étrangers au Centre des auteurs dramatiques, sont de joyeux mutants. À cheval entre le théâtre et la littérature, à la fois dans la solitude de l'écriture et le brouhaha collectif de la salle de répétition. L'édition demeure importante et primordiale pour les auteurs, mais il n'en reste pas moins qu'ils passent beaucoup plus de temps à courir après les metteurs en scène et les directeurs artistiques de théâtre qu'ils n'en passent dans les salons du livre.

Ce problème dans notre rapport au passé me semble particulièrement criant dans le contexte du théâtre pour l'enfance et la jeunesse, milieu que j'affectionne particulièrement. Je salue le travail des compagnies qui reprennent des productions de leur passé avec un nouveau regard, comme le Carrousel l'a fait récemment avec *Une lune entre deux maisons*, qui pourra ainsi rejoindre une toute nouvelle génération. Mais il n'en demeure pas moins que les réinterprétations sont rares. Il n'existe pas, à ma connaissance, de compagnie dont le mandat soit tourné vers le répertoire jeunesse local (sans parler du répertoire mondial). C'est bien dommage, car, si les adultes ont droit au répertoire et aux créations d'ici et d'ailleurs, pourquoi pas les plus jeunes ? J'encourage les compagnies et les artistes à se plonger dans ces œuvres, nombreuses et fantastiques, que sont entre autres *Un éléphant dans le cœur* de Jean-Frédéric Messier, *Pleurer pour rire* de Marcel Sabourin, *Conte-gouttes* et *le Champ* de Louise Bombardier, *Cé tellement « cute » des enfants* de Marie-Francine Hébert, *le Cocodrille* et *Polaroïde* de Louise LaHaye, ainsi que *Mademoiselle Rouge* et *Sers-toi de tes antennes*, une fabuleuse fable politique, de Michel Garneau. Celui-ci mériterait à lui tout seul un festival…

Le Voyage magnifique d'Emily Carr de Jovette Marchessault, créé au Théâtre d'Aujourd'hui en 1990, dans une mise en scène de Reynald Robinson. Sur la photo : Louisette Dussault.
© Daniel Kieffer.

Pour écrire cet article, je me suis replongée dans le dossier sur le répertoire paru dans *Jeu* 47 en 1988. Gilbert David, qui dirigeait ce dossier, avait demandé à dix critiques de faire une liste de pièces à rejouer pour l'an 2000. Vingt-cinq ans plus tard, où en sommes-nous ? En relisant ces palmarès, je suis heureuse de constater que la plupart des œuvres retenues par les différents critiques ont été produites à nouveau depuis. Ainsi, les pièces de Michel Tremblay, Claude Gauvreau, Réjean Ducharme, Gratien Gélinas et Marcel Dubé sont revenues à quelques reprises sur nos scènes, mais, malgré cela, notre dramaturgie regorge de cruels oubliés. Au premier rang, on pense tout de suite à l'œuvre immense de Jovette Marchessault. Cette grande dame du théâtre, qui nous a quittés l'année dernière, se désolait du peu de reprises de ses pièces. Je ne compte plus les témoignages d'artistes me parlant de son travail avec ferveur, mais je ne vois toujours pas montées sur les scènes *la Saga des poules mouillées, le Voyage magnifique d'Emily Carr* et *La terre est trop courte, Violette Leduc*, qui mériteraient de recevoir un nouvel éclairage. Je ne sais pas ce qui nous freine tant.

Depuis 1988, nous avons pu assister à la création de nombreuses œuvres et à l'ascension de plusieurs auteurs dans le monde théâtral québécois ; peut-être est-il temps de reprendre ces pièces à la scène. J'aimerais bien voir une production par une jeune compagnie d'*Autodafé, bûcher historique de cinq actes* d'Olivier Choinière, une nouvelle interprétation des *Quatre morts de Marie* ou des *Sept Jours de Simon Labrosse* de Carole Fréchette, une nouvelle vision de *Floes* de Sébastien Harrisson. Dans ce même numéro de *Jeu*, on faisait la critique des créations de *Fragments d'une lettre d'adieu lue par des géologues* de Normand Chaurette et de *la Déposition* d'Hélène Pedneault qui seraient, elles aussi, mûres pour une nouvelle production. Et on en oublie, on en oublie toujours.

Je n'ai vu aucune production de ces pièces. Comme je le dis souvent, au grand désarroi de mon collègue Paul Lefebvre : j'étais trop petite. Ces œuvres font partie de la légende que l'on se murmure dans les coulisses.

On pourrait se plaindre et dire qu'il nous faudrait un véritable théâtre de répertoire avec une troupe permanente où les productions alterneraient, comme chez nos si enviés amis allemands. Le sujet a même été abordé lors des Seconds États généraux du théâtre en 2007. Car la pertinence, mais aussi la mémoire sont importantes. Car le fait de revoir une pièce sur nos scènes tous les vingt-cinq ans n'en fait pas un classique. Une pièce doit avoir été vue, lue, ressentie pour se rendre jusqu'au cœur et à la tête de toute une communauté. Sans attendre ce miracle institutionnel, j'encourage les jeunes compagnies et les metteurs en scène à se réapproprier les œuvres.

On voudrait bien que le verbe se fasse chair, encore et encore. ■

Marie-Claude Verdier est conseillère à la mise en valeur du répertoire au Centre des auteurs dramatiques. Coordinatrice Enfance/jeunesse et projets spéciaux au Centre National des Arts à Ottawa de 2007 à 2010, elle a vu récemment son premier texte dramatique, *Je n'y suis plus*, être porté à la scène par la metteure en scène et comédienne Magali Lemèle (coproduction M. Lemèle et Théâtre français du CNA) dans le cadre de la biennale Zones théâtrales 2013.